

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 3 (1868)
Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

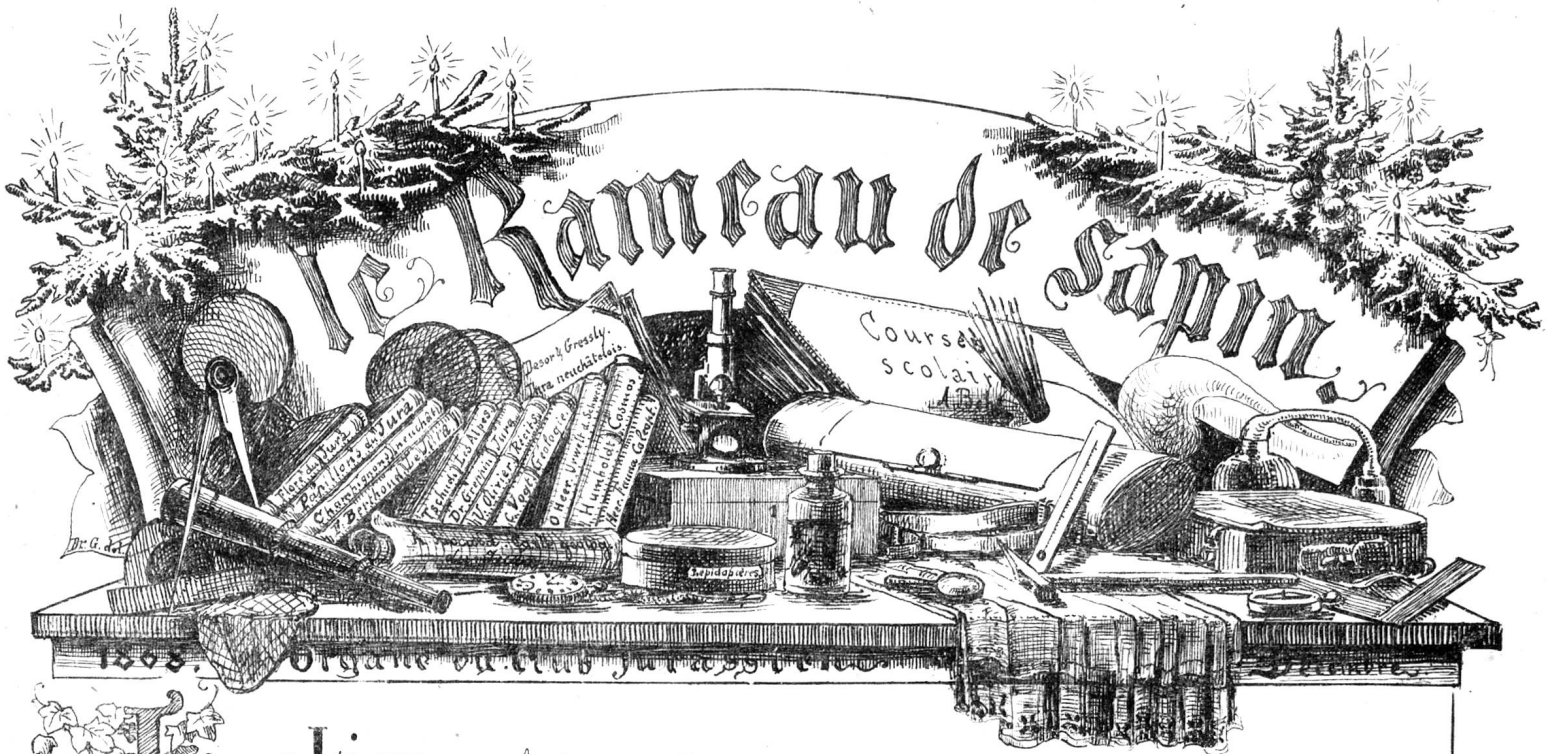
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le Lierre

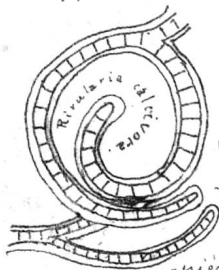
est la dernière à fleurir de nos plantes indigènes. Ce n'est qu'en septembre et Octobre qu'elle se décide à la fin d'ouvrir ses fleurs : elles sont d'apparence bien modeste et l'odeur n'en est pas agréable; mais dans l'arrière-saison l'on se plaît à les regarder parfois, surtout lorsque par un beau soleil, on y voit butiner des abeilles ainsi qu'une foule de moucheron qui viennent y faire chère-lie à la veille de leur mort. L'inflorescence du lierre est assez curieuse — et ce n'est qu'elle que nous voulons ici décrire en peu de lignes. Elle consiste en 4 à 5 ombelles, simples et d'une douzaine de rayons, disposées en grappe à l'extrémité des rameaux florifères. L'axe principal de cette inflorescence est terminé par une ombelle ayant cela de remarquable qu'il n'y a qu'une seule qui mûrisse ses fruits, pendant qu'à toutes les autres ils avortent inévitablement, comme on peut s'en assurer, déjà lorsque l'anthèse est achevée, et mieux vers la fin de l'hiver, à l'époque de la maturité des baies. Cette ombelle terminale est presque toujours assez longuement dépassée par la dernière des ombelles latérales : c'est celle-là qui ouvre la première ses fleurs et l'épanouissement se continue par les latérales, en allant de bas en haut, par la raison qu'elles sont portées sur des axes ou pédoncules secondaires de même génération. Cette maturation unique des ovaires de l'ombelle terminale provient d'un côté de ce que le plus fort afflux de la sève des plantes tend généralement à se porter surtout aux extrémités des axes de la ramification, et d'un autre côté sans doute aussi de ce que le suc nourricier des fruits du lierre ne se trouve qu'en médiocre quantité, étant élaboré en automne et en hiver, soit en des temps où sont plus ou



moins engourdies les forces naturelles qui président à la végétation. — Notons encore que les feuilles des rameaux florifères sont d'ordinaire ovales-lancéolées et entières, et non pas découpées en plusieurs lobes comme celles qui revêtent ailleurs les tiges; et que l'on ne voit point fleurir la plante quand elle traîne sur le sol dans les bois ou que ses tiges sont attachées dans toute leur longueur à des arbres, des murs ou des rochers: elle ne le fait que lorsqu'elle devient buissonnante en partie et développe librement à l'air ses branches souffries.

X. B. X.

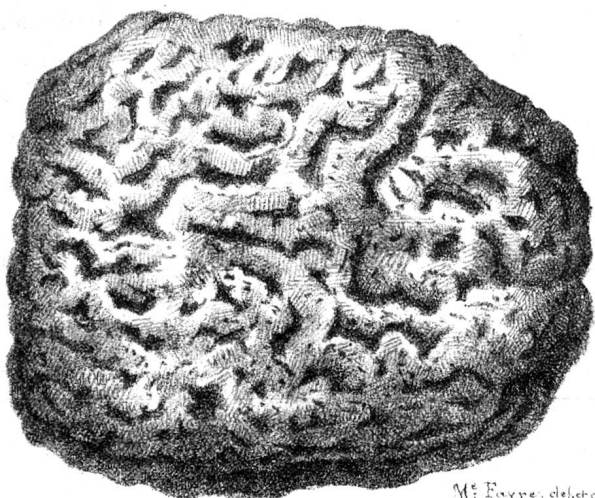
20 Octobre 1868.



Une Algue calcaire. Rivularia calcivora. Ktz.

Quand on se promène au bord du lac entre Auvernier et Colombier, on ne peut manquer d'être frappé de voir que la plus grande partie des galets de la rive, au lieu d'être lisses et polis, comme ils le sont ordinairement par l'action des vagues, sont au contraire gaufrés d'une manière très étrange. Si on en examine un de près, on voit que toute sa surface est parcourue

de sinuosités plus ou moins profondes, pénétrant quelquefois à plus d'un tiers de pouce de profondeur dans la pierre, et que ces sinuosités forment une espèce de dessin, qui le plus souvent ressemble tout-à-fait à l'apparence extérieure d'un cerveau. Au premier abord il semble que tous ces creux et ces petites vallées n'ont pu être creusés que par un animal; mais quand on recherche la manière dont ils se forment on arrive à se convaincre qu'ils sont produits par un végétal, une petite algue de la famille des Rivulariées. Cette plante se présente sous la forme d'une masse gélatineuse d'un vert olivâtre, de la grosseur d'un pois, quand elle a atteint tout son développement. En en examinant un morceau sous le microscope, on voit que cette masse de gélatine contient tout un tissu de filaments rameux entrecroisés dans tous les



M^e F. Exner, del. et lith. d'après nature.

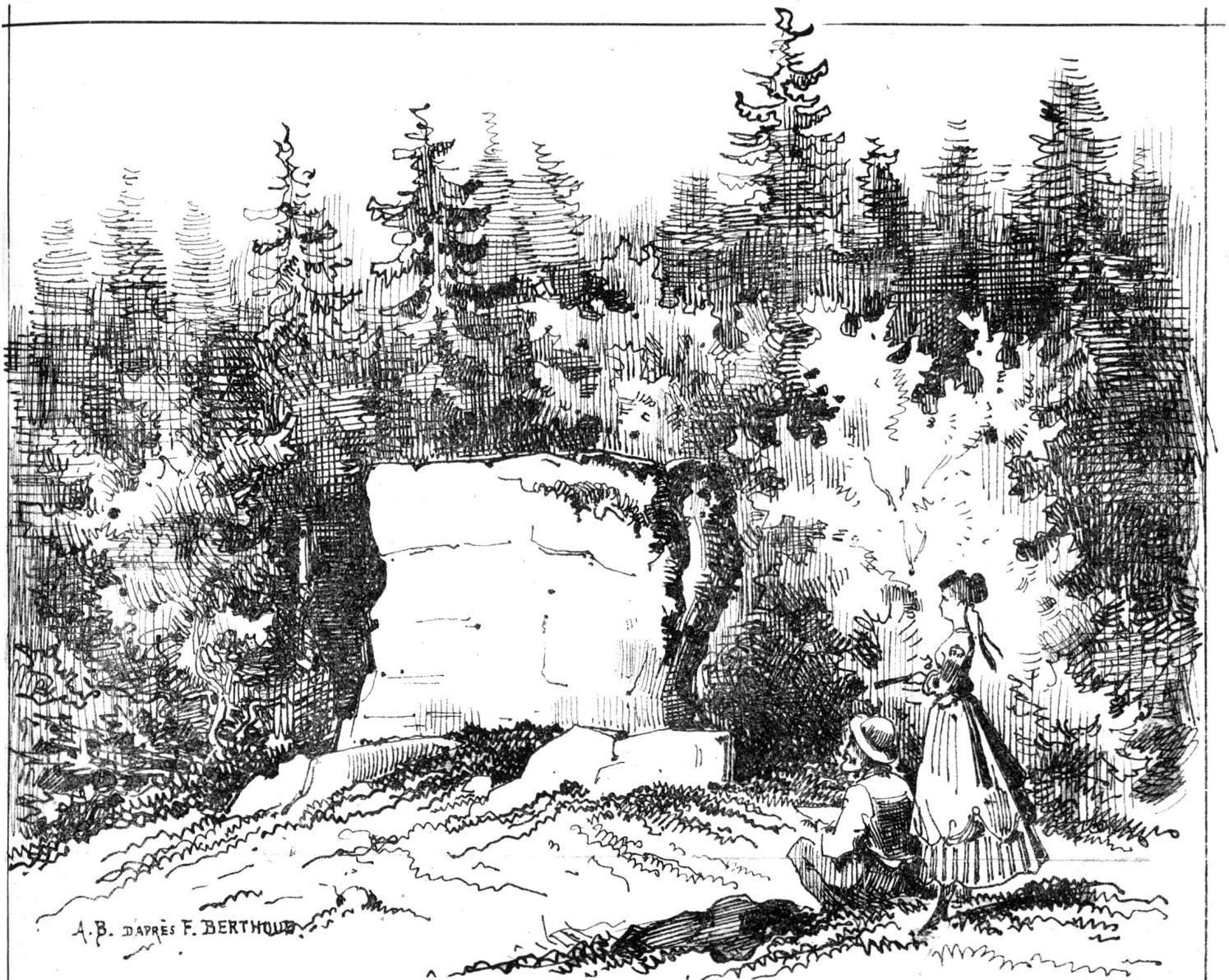
Galet calcaire du bord du lac rouge par la Rivularia calcivora. (grand. naturelle)

sens. Ces filaments se composent d'une série de cellules rondes un peu elliptiques ajustées à la suite les unes des autres, et en outre, ce qui constitue le caractère de la famille, contenues dans une gaine. Il paraît que pendant que la plante se développe, la quantité d'acide carbonique qu'elle dégage, attaque la pierre, et la décompose. Quand une plante est arrivée au terme de sa vie, elle se détache de la pierre et flotte dans l'eau, pendant qu'une nouvelle plante se développe à côté d'elle et continue le travail de décomposition commencé par la précédente, et comme il y a un certain nombre de plantes à différents degrés de développement sur la même pierre, on comprend qu'il leur faut peu de temps pour graver en creux sur les galets toute sorte de dessins. On en trouve aussi sur des galets granitiques mais seulement sur ceux qui sont recouverts d'une forte couche de dépôt calcaire, dans lequel la Rivularia imprime ses dessins, mais alors le caillou lui-même n'est pas entamé. Cette singulière plante qui a été baptisée par Kützting du nom de Rivularia calcivora n'a encore été observée que sur les bords de notre lac. Elle a été décrite par le professeur Alexandre Braun de Berlin qui l'a examinée pendant un séjour qu'il faisait à Cortaillod.

Prof. Dr. Morthier.

Le tombeau de Chilpéric.

À la pointe du Jura, sur le point culminant d'une ligne qui, partant de Motiers-Travers, aboutirait à Concise, existe une dépression du sol en forme d'entonnoir. Cet accident géologique n'est pas rare dans nos montagnes. On en rencontre à chaque pas de semblables, depuis le magnifique



A. B. D'APRÈS F. BERTHOUD

et grandiose Crux du Jan, jusqu'à ces petites combes qui semblent des cornets ouverts afin de mieux exposer au soleil, et en même temps mieux abriter des vents, leur tapis de fleurettes. Il y en a de très réussis; d'autres ont l'air d'ébauches abandonnées par l'ouvrier. Il y en a de vastes, d'immenses; il y en a de tout mignons. On traverse les uns d'un pied distrait; les autres captivent et charment les yeux. Le cirque dont je veux parler est de ce nombre. De trois côtés doucement incliné vers le centre en pentes gazonnées il est fermé à l'ouest par une muraille assez haute et fière et tout à l'entour enveloppé d'une couronne de sapins et de hêtres. C'est un tableau dans son cadre. Si l'on y passe un beau matin, avec de bons amis, en aimable compagnie on y est retenu malgré soi. Et pourtant cette retraite pittoresque et riante s'appelle la Tête à l'Ours et fait partie du domaine de la Tormente. D'où vient ce double baptême? Quelque chasseur égaré la nuit, dans l'orage, aurait-il rencontré là un des patrons de Berne échappé de sa fosse? Je pose cette question aux jeunes étymologistes du Club jurassien. Ce n'est pas du reste la seule énigme que leur offre cet endroit intéressant. Il a un troisième titre tout aussi mystérieux et légendaire. On le nomme encore: Le tombeau de Chilpéric. Cette appellation moins connue, moins populaire que les autres s'applique, il est vrai, plus particulièrement à un détail, mais détail si caractéristique et si curieux que la partie a bien pu souvent désigner le tout.

Lorsqu'en arrivant du Val de Travers, on a dépassé la bordure forestière qui masque l'enceinte, vis-à-vis de soi sur le revers méridional se dresse une pierre énorme, qu'on dirait posée de main d'homme sur un piedestal de rochers et taillée en mausolée. Rien de plus romantique que ce monument dans son entourage de verdure: Il donne l'impression sérieuse d'un tombeau, et cette impression associée au souvenir du vieux roi

des Francs, sur cette cime, dans ces solitudes frappe l'imagination. On se laisse prendre à ce mirage historique. En s'approchant, en touchant le fantôme, comme tous les mirages et tous les fantômes, celui-là pâlit, s'efface, disparaît. Alors une autre supposition surgit. Pourquoi ne serait-ce pas une pierre druidique, un de ces autels rustiques, destinés aux sacrifices sauvages de nos ancêtres, au bon temps d'autrefois? La forme de ce bloc colossal, la position, certaines rainures profondes autoriseraient bien des hypothèses très judicieuses, très savantes, et moins extraordinaires après tout que l'admission d'un phénomène naturel. Un mémoire là dessus, s'il était bien fait, aurait des chances, tout comme un autre, de gagner une médaille d'or dans un concours académique. Mais pour cela, il faut la bosse, la bosse archéologique: de toutes les bosses la mieux portée aujourd'hui. Ne l'ayant pas, je me contente d'admirer, le site, la vue — tout à côté on découvre les Alpes — les arbres, les fleurs, les pierres, les rochers, ce qui ne m'empêche pas de faire aussi mes petites réflexions. Chilpéric est mort, rien de plus sûr. Si son corps ne repose pas sous ce calcaire il est ailleurs, ou plutôt il n'est plus nulle part, il est redevenu, plante, molécule, matière organique, chose impalpable emportée par les brises. Et pourquoi ce bassin n'en aurait-il pas recueilli quelques parcelles? Qui sait? Peut-être ce jeune boeuf qui broute là bas en est-il nourri. Peut-être les superbes et magnifiques myrtilles qui croissent tout à l'entour, me paraissent-elles si exquis qu'à cause de leur essence littéralement royale... Peut-être... mais les peut-être, comme les pourquoi, ne finissent jamais. Le Pameau serait un grand arbre qu'il ne pourrait les supporter tous. Allez au tombeau de Chilpéric, chubistes amis des problèmes, des sommets et des courses, et ne craignez ni la Tormente, ni la Tête à l'Ours.

Fritz Berthoud

Le Casse-noix. (*Nucifraga caryocatactes*).

Nous voyons de temps à autre apparaître dans nos bois, à la fin de l'automne, un oiseau brun, de la taille d'une petite corneille, et dont le plumage enfumé est semé de taches blanches en forme de larmes.

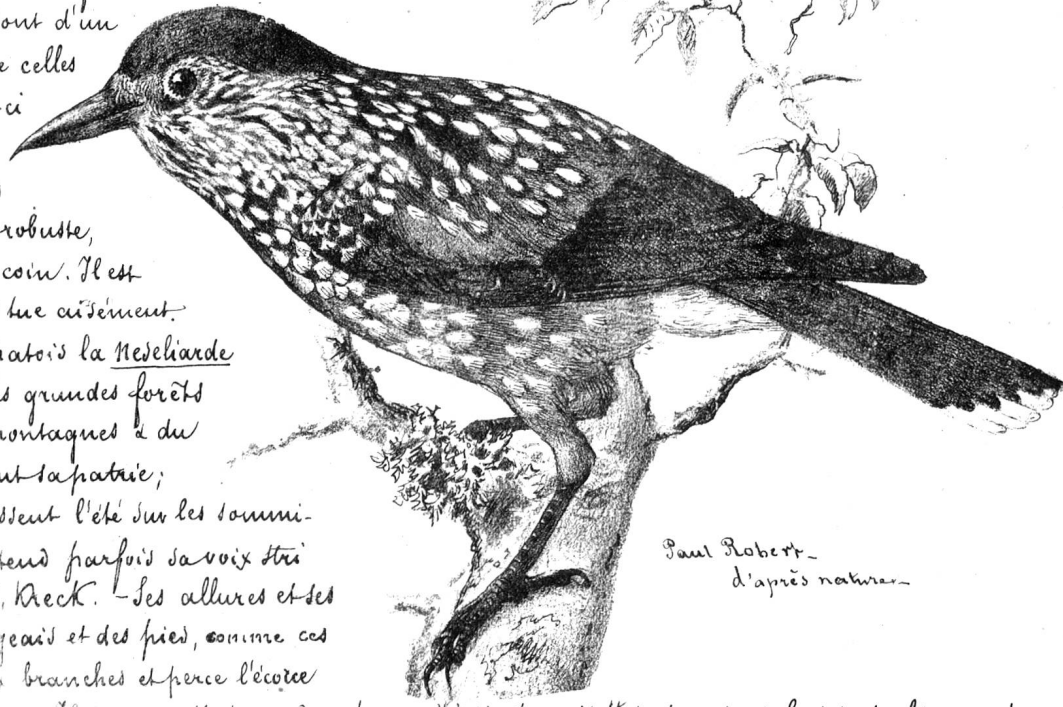
Les penes des ailes sont d'un noir brillant ainsi que celles de la queue, mais celles-ci sont blanches à l'extré-

mité. Ses pattes sont noires ainsi que le bec qui est robuste, assez long et taillé en coin. Il est peu farouche et on le tue aisément.

C'est le casse-noix, en patois la Neseliarde (de Neseuille, noisette). Les grandes forêts solitaires des hautes montagnes et du Nord en particulier sont sa patrie;

mais il en est qui passent l'été sur les sommets du Dura, où l'on entend parfois sa voix stridente: Kreck, Kreck, Kreck. — Ses allures et ses moeurs sont celles des geais et des pies, comme ces derniers il se suspend aux branches et perce l'écorce pour en retirer les larves. Il se nourrit de graines de conifères, de noisettes, de noix, de baies, de limaces,

d'héliocés et même d'ornaux et de petits mammifères. Vers le milieu de Mars il pond qqes oeufs vert-bleuâtres dans un nid semblable à celui du geai. — Le beau dessin que nous devons au crayon habile de notre collègue Paul Robert a été fait d'après un individu tué il y a quelques jours par l'artiste lui-même. L. Rédi.



Paul Robert -
d'après nature